Document generated on 10/12/2024 2:16 a.m.

Études françaises

Pièces minimales

Pierre Nepveu

Volume 8, Number 4, novembre 1972

URI: https://id.erudit.org/iderudit/036527ar
DOI: https://doi.org/10.7202/036527ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)
1492-1405 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Nepveu, P. (1972). Pièces minimales. *Études françaises*, *8*(4), 375–386. https://doi.org/10.7202/036527ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1972

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

PIERRE NEPVEU

Pièces minimales

1.

peau striée de fermetures-éclair
où la fièvre redescend vive remuer
ses fumées parasites ses failles
rappelle à soi l'œil filant son étoile
les mains grises de la poussière des tunnels
les heures soudées au pouls de la ferraille
beautés diffuses — vivre rentre au logis
où se désiste le regard et s'émiettent
les miroirs gratte-ciel vivre
redevient chair poches d'air
nuit des nuages de sang éblouie
par les sourds télégrammes du désir...

2.

on a perdu toute trace de soi-même
le cœur boit les graffiti du sang
on a ses routes comme un nœud au ventre
et le radar embrumé des présages
la tête a rentré ses volcans
la libre assonance des rêves
se heurte à des coups de sifflet
ce n'était pas facile avant
quand tenaient bon les distances
une main parfois désertait
souvent on faisait l'amour
aux antipodes de la nuit
ou le délire qu'on croyait sien
dérapait dans un virage
devenait soir de massacre
ou cette femme consumée
l'espace d'une chambre
ce n'était pas facile
quand on devait multiplier
ses faces et s'arracher
à son propre cœur
pour habiter d'autres histoires
maintenant tout est ici
parmi ce peu de temps
à peine traversé
d'émeutes sans projets
et de paroles qui s'enlisent
en leurs tranquilles
profondeurs...

3.

vieil archange tu le sais
qui fais le hibou sur les soirées en pente
tête d'alcool de bois trépanée d'antennes
aux rengaines excitées par les passions sourdes
la vie toute la vie nous l'avons cherchée
mais si mal que c'est à en mourir de rire
et maintenant nous menons la fête le verre
au poing nous habitons la violence du monde
et ses vertiges au bord de la soif
le jour tombe en éclats de vitre
ailes grisées nous allions battre
à l'horizon de toutes les angoisses
mais ces ailes sacré clown
ont fondu à la fièvre de la dernière veillée
et à jamais déchus nous égayons à ras de terre
une peau tatouée de sueurs froides
titubant vers les fenêtres en mal de voie lactée
nous divaguons dans la nuit écumeuse
sans retrouver la paix des mots
    les trottoirs cirés par la pluie
    s'ouvrent en éventails de langues
    rouges et de bavures effilées...

4.

ils s'aiment sur la banquette-arrière
voiture ardente à la lisière d'un champ
noir lorsqu'ils s'aiment il hausse
d'un tour de doigts le volume du
magnétophone et les grillons s'engloutissent
ensuite ils reprennent leur siège
et par la droite route ils volent
de sang-froid vers la cité rêveuse
où lui dort avec sa moitié sage
et elle avec son épagneul...

5.

(sur un mot de Nietzsche)

« la vie n'est qu'une variété de la mort »
vers où se tourne-t-elle revolver affolé
beauté rapide comme le meurtre ou la passion
corps instantané l'instant-lumière de l'amour
et l'œil devenu perle se roule ensuite
vers le miroir pour y retrouver son visage
bouche mordant sa brosse à dents
front lisse comme au matin des origines

tel je persisterai en ces hoquets d'absence
mais retiens si tu veux mon plus secret éclair
dont brûlera chacun de tes regards de chair
et il se fera sang pour pavoiser tes chambres
et pour ce mal du corps qui fait céder les lèvres
dans un hôtel plus lointain que ma route
je serai cette voix dont tu seras saisie
et qui t'enfouira dans un nouvel amour
où rien ne sera moi sinon le souvenir...

6.

tu n'auras pas su être à la hauteur du chaos
le matin raisonnable reconstruit ses rues accuse
ta faiblesse tigre apprivoisé par le temps fixe et le journal
tandis que tremble encore le boudin rose des enseignes
suspendu comme un cri aux crochets des façades
(transhumance nocturne livraisons du sang
batailles dont l'enjeu palpite à cœur ouvert...
ton ultime antilope ivre de gratitude)
mais l'autobus te prend dans ses bâllements d'ail
sous le soleil qui sourd d'un horizon de briques tièdes
et tu cahotes encore sens dessus dessous
quand dans le tir croisé des téléphones
tu pivotes sur ton fauteuil vers la fenêtre humide
où poudroient les pigeons par l'espace ébloui...

7.

il s'écoule au compte-gouttes
le sang nouveau le force
le sérum draine ses déserts

le front déjà voué aux algues
le corps joue des tentacules
vers l'eau lustrale des flacons

il dort sous l'incision
le ventre cousu de fil blanc
et l'infirmière comme un ange
passe tracer la ligne de vie
petit graphique aux dents noires...

8.

dans le fumet des brasseries
sous les ponts arc-en-ciel
d'où volent les premiers klaxons
le nœud coulant des voies ferrées
étrangle des cages basses
et les bœufs arrachés au foin
léchant l'air qui s'épuise
tombent en quartiers rouges...

9.

neige ferme
capable de montagnes
tu connais la mort propre
de l'eau qui redescend

tu n'opposes pas
une immobile pourriture
aux bleus couteaux de l'herbe

comme déjà en ta blancheur
tu fonds en une coulée claire
tes monticules d'infimes étoiles...

10.

alors le corps se recompose
vivre n'était qu'un voyage
les paysages se contredisaient
la ville au cœur dressé
s'effrangeait dans la luzerne
et l'herbe roulait ses braises
vers la pesante noirceur des arbres
durer était une folie facile
comme la route un matin d'août
(le ciel cendré sur les épaules
et l'ombre infinie des pins
on a du givre sur les os
et à quoi bon se taire
le silence n'appartient plus
qu'à l'angoisse commune)

quelque force persiste
alors le monde se refait
lentement geste à geste douleur
à douleur il n'y a plus de paysage
il est la maison qu'on invente
la sueur sera son plan
la main lui donnera des ombres
et la bouche ce battement
de feuilles et de vitres au soleil
dans l'amour elle saura fondre
l'immensité à la présence
la parole au secret fiévreux
la chambre à l'absence de murs
toujours nous forcerons
son déploiement riche d'échos
et toujours nous en serons la voix...